

de se faire tailler, pour son pèlerinage, des sandales et un capuchon dans la peau de ses ennemis.

Après avoir dit un mot de la Rome des pèlerins, il fallait bien parler des grotesques portraits, des *charges* moqueuses que traçait la malignité contemporaine.

## RENAISSANCE

(1400-1600.)

Pétrarque.—Le Pogge.—Physionomie de la Rome du xvie siècle.—Luther à Rome.—Rabelais.—Montaigne.—Les deux Romes de J. Dubellay.—Épîtres de l'Arioste.—Lettres du Tasse.

J'arrive à l'époque où l'antiquité reparaît au jour et inspire à l'érudition renaissante un véritable culte. Rome va redevenir un des principaux objets de cette dévotion nouvelle : aussi, l'admiration de ses débris, les lamentations sur ses ruines, enfin une sorte de paganisme poétique chez les plus orthodoxes, toutes ces choses que nous avons relevées avec soin quand elles se montraient de loin en loin dans les siècles obscurs de la barbarie, nous allons les rencontrer à chaque pas dans l'âge de la science. La multiplicité même des exemples nous dispensera de les citer tous et nous fera une loi de ne nous arrêter qu'aux plus remarquables.

Le premier de ces hommes à qui l'amour de l'érudition et de l'antiquité inspirera pour Rome des paroles de compassion et de tendresse, c'est Pétrarque.

La célébrité des sonnets et des amours de Pétrarque a mis dans l'ombre toute une portion de son talent, de

son caractère et de sa vie, qui fut considérée par ses contemporains et par lui-même comme la plus importante et la plus sérieuse; la plus vraie passion de l'amant de Laure fut peut-être la passion de l'antiquité. Pétrarque et Boccace, ces deux continuateurs du moyen âge, ont été les précurseurs de la renaissance. L'un fut le dernier et le plus achevé des troubadours, l'autre le dernier et le plus classique des conteurs de fabliaux, et par là ils se rattachent tous deux à l'âge littéraire qui les a précédés; mais tous deux se rattachent aussi à l'âge qui les a suivis, par leur zèle pour les lettres antiques, dont ils furent les premiers instaurateurs.

Pétrarque vivait avec les anciens dans un commerce intime et familial. Une partie de sa correspondance est adressée aux grands hommes de la Grèce et de Rome; il leur écrivait comme à des compatriotes et à des amis. Il faut lire ce qu'il raconte de son émotion profonde quand il approchait d'un couvent où il imaginait pouvoir découvrir quelque manuscrit précieux; son cœur battait de désir et d'incertitude; il se disait: « Là peut-être est renfermé l'objet que j'ai tant cherché! » Un chevalier n'aurait pas parlé autrement du donjon renfermant la dame de ses pensées; l'enthousiasme romanesque de ce temps enflammait ce culte nouveau de la beauté antique; elle sortait de son cercueil jeune, radieuse, immortelle, comme une fée enchantée durant des siècles dans un tombeau, et l'âge de la chevalerie, avant d'expirer, inclinait le genou devant elle et l'adorait.

C'était Rome surtout qui parlait à l'imagination de Pétrarque; le nom romain était encore imposant pour

lui. Il rêva et chanta la résurrection de la république par Rienzi; et, Florentin, il choisit le Capitole pour y être couronné.

Comment s'étonnerait-on des plaintes passionnées qu'arrache à Pétrarque le spectacle de Rome livrée aux ravages de ses propres citoyens, qui achèvent de détruire ce qui lui reste de monuments? « Après, s'écriait-il, qu'ils ont renversé les arcs triomphaux, d'où ils ont précipité peut-être les statues de leurs aïeux, ils n'ont pas eu honte, pour obtenir un misérable profit, de trafiquer des débris de l'antiquité et de leur propre infamie. » Dans une lettre au pape Urbain, il lui adresse un touchant et vif appel, au nom des calamités de Rome: « Père miséricordieux, pardonne-moi cette audace... De quel cœur peux-tu dormir mollement sur les rives du Rhône, sous les passibles toits de tes appartements dorés, tandis que le Latran s'en va en débris, que la mère de toutes les églises, manquant de toit, est ouverte aux vents et aux tempêtes; cependant les sanctuaires des apôtres chancellent; ce qui fut leur temple est maintenant un amas informe de pierres et de décombres qui arracheraient des soupirs à un cœur de pierre. »

Il y a de la déclamation dans ces paroles, et le *concelto* qui les termine n'est pas heureux; mais on y sent une passion et une douleur véritables, et on ne peut les accuser d'exagération, car, dans le mémoire officiel adressé en 1376 par la bourgeoisie de Rome à Grégoire XI pour presser son retour, on trouve ces paroles: « Les églises cardinales sont abandonnées de ceux qui tiennent d'elles leurs titres et leurs honneurs, au point qu'elles manquent de toits, de portes, de murailles, et sont ouvertes

aux troupeaux, qui souvent viennent paître sur l'autel.»

Pendant tout le xv<sup>e</sup> siècle, ce ne sont plus les églises dont on déplore l'abandon : le pape et les cardinaux sont revenus veiller à leur entretien ; mais la passion toujours croissante de l'érudition et de l'antiquité, pendant ce siècle qui prépara si puissamment le xvi<sup>e</sup>, cette passion fait pousser des gémissements et des imprécations à tous ceux qui sont témoins du triste état des antiquités romaines. L'aimable et savant Piccolomini, avant d'être pape, s'écriait mélancolique et indigné : « Rome, il me plaît de contempler tes ruines, dont la chute révèle ton antique gloire ; mais ton peuple brûle des marbres arrachés à tes vieux murs pour en faire de la chaux<sup>1</sup> ; et si cette race impie agit ainsi encore trois fois cent ans, il ne restera pas de traces de ta grandeur ! » Il y a quatre cents ans qu'Æneas Sylvius écrivait ces vers, et si on n'avait pas arrêté la destruction des ruines de Rome, il n'en resterait en effet nulle trace aujourd'hui. Raphaël adressant à Léon X une lettre admirable dans laquelle il s'indignait que la moitié de Rome eût été construite avec de la chaux d'origine antique.

Un homme qui avait tout des érudits du xv<sup>e</sup> siècle, leur esprit licencieux et hardi, leurs haines féroces, leur passion pour l'antiquité, le Pogge a dû au spectacle des débris de Rome des paroles plus touchantes et

<sup>1</sup> Sur cet emploi des marbres antiques, il faut lire les curieux mémoires de l'architecte Flaminio Vacca, qui termine sans cesse ce qu'il dit d'une statue ou d'un bas-relief par ces mots : *e andato alla calcara*. Flaminio Vacca croyait à l'existence des *Goths*, ennemis acharnés des antiquités romaines, qu'ils venaient abattre la nuit à coups de marteau. Il en avait même un jour rencontré quelques-uns dans une auberge.

plus émues qu'on ne serait en droit de les attendre du grossier auteur des *Facéties* et de l'âpre ennemi de Philelphe ; c'est que tout homme sait nous toucher quand il exprime ce qu'il sent. Or, le Pogge sentait Rome ; dans un repli de ce cœur barbare d'érudit, il y avait une veine de délicate tendresse, non peut-être pour une créature vivante, mais pour une ville morte. C'était sa Laure, à lui, l'antiquaire, que cette ville gisant à ses pieds, et il trouvait sur son tombeau des paroles d'une mélancolie élevée, à propos de cette grande destinée, fragile comme toutes les destinées.

Ce qui me plaît aujourd'hui dans la Rome actuelle, c'est ce qui ressemble à la Rome de Pétrarque et du Pogge ; ce sont les quartiers déserts, les monuments abandonnés, les vignes couvrant les fûts des colonnes renversées, les buffles dans le Forum, et surtout les fragments antiques enfouis dans l'architecture moderne : l'architrave d'un temple servant de linteau à une porte d'église ; un tronçon de colonne faisant l'office de borne au coin d'une rue ; des échoppes nichées sous les gradins du théâtre de Marcellus, ou de petites maisons perchées sur les tombeaux de la voie Appienne. Ces accidents et ces contrastes donnent à Rome un caractère à part qui la distingue entre toutes les villes. Maintenant elle va le perdant chaque jour. On n'a que trop déblayé, fouillé, restauré. Il y a dix ans<sup>1</sup>, j'ai vu encore le Corso avec des trottoirs inégaux, mal commodes, j'en conviens, mais pavés de débris. C'était une cannelure de colonne ou un bout d'inscription sur lesquels le regard aimait à tomber. C'était un fragment de rouge

<sup>1</sup> J'écrivais ceci en 1835.

antique ou de porphyre faisant saillie sur le sol et contre lequel, j'en conviens, venait heurter le pied du promeneur distraît; mais quelle rapide et immense rêverie éveillait en lui, mieux que tous les discours, ce heurt contre le passé, cet achoppement contre les siècles! Aujourd'hui, on peut marcher en toute sécurité dans une belle rue à trottoirs bien égaux, comme dans la rue Vivienne. On a tout disposé pour l'écoulement des eaux avec une adresse qui fait honte à nos ingénieurs; mais cette rue, si belle et si commode, ne dit rien. Il en est de même de beaucoup de déblayements et de restaurations. Ces choses enlèvent à Rome sa physiologie et aux ruines leur poésie. Les antiquaires et les architectes peuvent avoir raison dans l'intérêt de leur science et de leur art; mais quel effet, je le demande, produit la basilique Trajane au fond de la cuvette où s'élèvent, entourées d'une belle grille de fer, des colonnes bien proprement redressées sur leur base? Ceci du moins peut servir comme un modèle en carton pour montrer comment une basilique était faite; mais je regrette presque les fouilles du Forum? L'énorme trou qu'on y a creusé a permis de voir la base de la colonne de Phocas et de lire une inscription, mais il a donné à ce lieu si poétique l'aspect d'une grande carrière. Quant aux restaurations, c'est bien pis. L'Anglais qui disait: « Le Colisée sera une belle chose quand on l'aura terminé, » doit être satisfait. Il semble que ce soit pour lui qu'on ait travaillé; le Colisée est maintenant comme neuf; on l'a nettoyé, sarclé; il n'y manque qu'un peu de ce badigeon blanc dont on a sali l'intérieur du mausolée d'Auguste. Profanation

que tout cela! ne laissera-t-on pas une fois les os de cette vieille Rome en paix dans son tombeau?

Au XVI<sup>e</sup> siècle, Rome se ressentit plus que jamais du mouvement général qui portait les esprits vers l'étude de l'antiquité. On se mit à décrire et à expliquer les monuments: mais ce fut une époque de curiosité érudite, plus que d'enthousiasme poétique. Or, je ne fais pas ici l'histoire de l'archéologie romaine; je n'ai point à mentionner les nombreux traités de Fulvius, de Marlianus, de Panvinius, de Donatus; je vais chercher dans les siècles qui suivent, comme je l'ai fait pour les précédents, les reflets variés de Rome sur les imaginations; un intérêt nouveau et inverse, pour ainsi dire vient se joindre à celui-ci: à présent que les voyageurs et les documents abondent, je m'adresserai surtout aux hommes éminents en divers genres des trois derniers siècles, d'où il suit que Rome me sera aussi un miroir, où l'on verra se réfléchir tour à tour ces grandes individualités.

Je commencerai par Luther.

Quand Luther vint à Rome, le réformateur futur était un jeune moine obscur et fervent; rien ne l'avertit, en mettant le pied dans la grande Babylone, que dix ans plus tard il brûlerait la bulle du pape sur la place publique de Wittemberg. Son cœur ne ressentit que des émotions pieuses; il adressa à Rome le salut de l'ancien hymne des pèlerins, il s'écria: « Je te salue, ô Rome sainte, Rome vénérable par le sang et le tombeau des martyrs. » Mais après s'être prosterné sur le seuil, il se releva, il entra dans le temple... il n'y trouva pas le Dieu qu'il cherchait: la ville des saints et des martyrs

était la ville des meurtriers et des prostituées. Les arts qui masquaient cette corruption étaient sans puissance sur les sens grossiers, et scandalisaient l'esprit austère du moine germain ; à peine donna-t-il en passant un coup d'œil aux ruines païennes de Rome, entassées, selon son expression assez pittoresque, à la hauteur de trois lances. Intérieurement révolté de tout ce qu'il voyait, il quitta Rome dans une situation d'esprit bien différente de celle qu'il y avait apportée ; il s'agenouilla alors avec la dévotion des pèlerins, maintenant il s'en retournait dans une disposition analogue à celle des frondeurs du moyen âge, mais plus sérieuse que la leur. Cette Rome dont il avait été dupe, et dont il était désabusé, devait entendre parler de lui ; il devait un jour, parmi ses joyeux propos de table, s'écrier jusqu'à trois fois : « Je ne voudrais pas pour mille florins n'être pas allé à Rome, car j'aurais toujours l'inquiétude d'avoir fait une injustice au pape. »

Après Luther, Rabelais, cet autre adversaire du passé, Rabelais, l'héritier direct de toute la gausserie du moyen âge, bouffon enfroqué, qui raille son siècle en langage burlesque pour être compris, en langage allégorique pour ne pas être brûlé ; Rabelais, comme tous ses devanciers des fabliaux et des moralités, Rabelais en veut surtout à l'Église : on n'est jamais trahi que par les siens ; nul ne persifle bien que ce qu'il connaît par expérience. Le chevaleresque Cervantes fera une parodie sublime de la chevalerie ; et le curé de Meudon tracera la satire la plus sanglante du clergé ; mais pour qu'il remplît complètement sa mission, il fallait qu'il eût visité Rome, et le sort l'y envoya. Il y trouva double

pâturage : pour sa verve moqueuse, la cour du pape ; pour son ardeur de savoir, les antiquités romaines ; car Rabelais n'avait pas seulement, de son siècle, l'audace de l'esprit et la licence du langage, il en avait encore l'érudition universelle, et ce goût délicat d'antiquité, qui imprègne son style d'atticisme, lors même que sa pensée est la plus grossière. Il est assez curieux que sa première publication ait été une édition de la *Topographie de Rome* de Marliani. Du reste, chez le joyeux auteur de *Gargantua*, on ne voit nulle trace d'une impression grave reçue en présence des débris qu'il avait étudiés en érudit, mais dont il ne pouvait sentir la sérieuse poésie. Tout ce que la tradition a conservé de ce voyage, ce sont des anecdotes ou des paroles bouffonnes, attribuées à Rabelais, et portant ce caractère de raillerie licencieuse contre la cour de Rome, qu'on trouve répandue surtout dans les derniers livres de *Pantagruel*. C'est là qu'il faut chercher l'impression de la Rome papale sur cet esprit bizarre et hardi ; lui aussi, après tout le moyen âge, se moquera des pèlerins romipètes, ainsi que les appellent les canons, et des saintissimes décrétales. C'est bien Rabelais qui parle, cette fois, comme souvent, par la bouche de Panurge, quand il dit : « Oui dea, messieurs, j'en ai vu trois (papes) à la vue desquels je n'ai guères profité. »

Quand on a entendu les mille cloches de Rome, dont le retentissement ne cesse pour ainsi dire jamais, et accompagne si bien la rêverie que cette ville inspire, on comprend pourquoi Rabelais, qui ne prenait pas les choses par le côté de la rêverie, frappé à sa manière de ce bruit perpétuel de cloches, a appelé Rome l'île son-

nante, pourquoi il dit : « Nous entendions un bruit de loin, venant fréquent et tumultueux, et nous sembloit, à l'ouïr, que ce fussent cloches, grosses, petites et médiocres ensemble sonnantes, comme l'on fait à Tours, à Paris, à Nantes et ailleurs à jours de grandes festes; plus nous approchions, plus nous entendions cette sonnerie merveilleuse. »

Cette isle où les cloches suspendues au-dessus de leur cage font chanter les monagaux; cette isle des prestergaux, des capucingaux, des evesgaulx, des cardingaux..... cette isle enfin où l'on montre, avec grande difficulté, l'oiseau merveilleux, unique, comme le phénix d'Arabie, le papegau... c'est la Rome de Rabelais.

Montaigne alla aussi à Rome, Montaigne, qui avançait à sa manière l'œuvre de démolition à laquelle concoururent Luther et Rabelais; plus réservé, moins licencieux que le dernier dans la forme, mais au fond aussi épicurien, aussi sceptique, et païen, comme Pascal le lui a reproché; Montaigne, moins érudit que Rabelais, était aussi un homme nourri des lettres antiques, et surtout des lettres romaines; enfant, il avait parlé latin, et malgré l'originalité prodigieuse de son esprit, ses saillies ne se produisent qu'à travers une masse de citations. Dans ses capricieux *Essais*, il ne marche qu'accompagné de Cicéron, d'Horace, de Juvénal, car Montaigne est homme du *xvii*<sup>e</sup> siècle, homme des nouveautés et de l'antiquité; chez lui il y a de l'esprit-fort et de l'érudit, déjà du révolutionnaire en idées, et encore du compilateur. Lui aussi était à Rome comme dans une patrie; il le sentit si bien qu'il voulut emporter le titre

de citoyen romain, il employa, dit-il, ses cinq sens de nature pour obtenir ce titre, « ne fust-ce que pour l'ancien honneur et religieuse mémoire de son autorité. » Il fut jugé très-digne d'être admis au droit de cité, par les suffrages et le jugement souverain du peuple et du sénat, l'an de la fondation de Rome 2331. La solennité dérisoire de ce formulaire antique, employé par les représentants modernes du sénat et du peuple romain, fait naître dans l'âme un sentiment qui tient de l'ironie et de la pitié, pareil à celui que j'éprouvais en voyant le sénateur de Rome venir du Capitole, avertir le peuple romain que le carnaval pouvait commencer... Montaigne ne se faisait pas illusion sur l'importance de cette dignité tant désirée : « C'est un titre vain, » disait-il; puis il ajoutait avec sa naïve franchise : « Tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. »

Montaigne est le premier voyageur, proprement dit, qui ait écrit sur Rome; son voyage en Italie est, autant que ses *Essais*, un *livre de bonne foi*; il n'y embouche point sans cesse la trompette de l'admiration, comme se sont crus obligés de le faire d'autres voyageurs. Il parle froidement des choses qui ne l'émeuvent point. Ainsi il ne dit pas un mot de Raphaël ni de Michel-Ange; il ne sent point la campagne de Rome avec ce grand caractère de sublime solitude, avec la splendeur des teintes, la tristesse des ruines, la beauté des horizons, telle qu'elle s'est révélée au pinceau du Poussin, et au pinceau de Chateaubriand. La campagne romaine n'a inspiré à Montaigne que cette description plus exacte que poétique : « Nous avons, loin sur notre main gauche,

l'Apennin, le prospect du país, mal plaisant, bossé, plein de profondes fendasses, incapable d'y recevoir nuls gens de guerre en ordonnance; le terroir nud, sans arbre, une bonne partie sterile; le pays fort ouvert tout autour, plus de dix mille à la ronde, et quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé de maisons. »

En parlant de Rome, Montaigne conserve en général ce ton tranquille; il paraît plus curieux que transporté; mais ses impressions sont justes, et l'expression, pour être simple, ne manque pas d'énergie, quand il dit, par exemple, du quartier montueux qui était le siège de la vieille ville, et où il faisait tous les jours mille promenades et visites, qu'il est « *scisi* (coupé) de quelques églises et anciennes maisons rares, et jardin des cardinaux; » quand il dit « qu'on marche sur la tête des vieux murs que la pluie découvre, etc. »

Il y a pourtant un morceau assez ambitieux, qui tranche sur le ton général par un tour légèrement déclamatoire; on voit que Montaigne, se trouvant à Rome, a voulu dire sur Rome quelque chose de beau, et que dans un moment d'enthousiasme un peu forcé, il a dicté à son secrétaire cette tirade, où il y a assez d'enflure, et où l'on rencontre quelques traits assez frappants, mais un peu étrangement jetés, dans son journal, entre le récit de sa bourse perdue et celui de quelques accidents de santé, qu'il ne manque jamais d'enregistrer.

« Il disoit (M. de Montaigne)<sup>1</sup> qu'on ne voyoit rien de Rome que le ciel sous lequel elle avoit esté assise, et le plan de son giste; que cette science qu'il en avoit estoit

<sup>1</sup> C'est son secrétaire qui parle.

une science abstraite et contemplative, de laquelle il n'y avoit rien qui tombât sous les sens; que ceux qui disoient qu'on y voyoit les ruines de Rome en disoient trop, car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteroient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire: ce n'estoit rien que son sépulcre. Le monde, ennemi de sa longue domination, avoit premièrement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable, et parce qu'encore tout mort renversé et défiguré, il lui faisoit horreur, il en avoit enseveli la ruine même; que ces petites montres de sa ruine, qui paroissent encore au-dessus de sa bière, c'estoit la fortune qui les avoit conservées pour le témoignage de sa grandeur infinie, que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde réitérés tant de fois à sa ruine, n'avoient pu universellement éteindre; mais qu'il estoit vraisemblable que ces membres dévisagés qui en restoient, c'estoient les moins dignes, et que la furie des ennemis de cette gloire immortelle les avoit portés premièrement à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau et de plus digne; que les bâtimens de cette Rome bâtarde, qu'on alloit à cette heure attachant à ces mesures antiques, quoiqu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présens, lui faisoient ressouvenir proprement des nids que les moineaux et corneilles vont suspendant aux voûtes et parois des églises, que les huguenots viennent de démolir; encore craignoit-il, à voir l'espace qu'occupe ce tombeau, qu'on ne le reconust pas tout, et que la sépulture ne fust elle-même pour la plupart ensevelie. »

J'aime mieux les réflexions plus naïves de Montaigne, sur l'aspect de la ville de Rome, telle qu'elle était de son

temps : « C'est une ville toute cour et toute noblesse ; chacun prend sa part de l'oisiveté ecclésiastique. Il n'y a nulle rue marchande, ou moins qu'en une petite ville ; ce ne sont que palais ou jardins ; il ne se voit nulle rue de la Harpe ou de Saint-Denis ; il me semble toujours être dans la rue de Seine ou sur le quai des Augustins, à Paris. »

Certains traits de cette description sont encore applicables aujourd'hui, comme l'oisiveté ecclésiastique, dont chacun prend part.... Quant aux comparaisons avec Paris, il faut songer que les deux villes ont bien changé depuis Montaigne ; il ne dirait plus : « Les logis y sont communément meublés un peu mieux qu'à Paris, » ni que « la forme des rues en plusieurs choses, et notamment pour la multitude d'hommes, lui représentait plus Paris que nulle autre où il eût jamais été. »

Dans ses observations sur les mœurs et la physionomie de Rome, on retrouve fréquemment son habitude de donner, par l'expression, du relief et de la saillie à la justesse de la pensée.

« Rome est la plus commune ville du monde, et où l'étrangeté et la différence de nation se considère le moins, car c'est une ville rapiécée d'étrangers. » Peut-on mieux dire ?

Enfin cette grâce, qui ne l'abandonne jamais quand il se montre dans sa vie habituelle, avec son laisser-aller de tous les jours, quand il pose en négligé ; cette grâce de Montaigne racontant confidentiellement sa journée à son lecteur, n'est-elle pas tout entière dans ce passage où il peint sa vie de Rome :

« Je n'ai rien si ennemi à ma santé que l'ennui et

Poisiveté ; là j'avois toujours quelque occupation, sinon si plaisante que j'eusse pu le désirer, au moins suffisante à me désennuyer, comme à visiter les antiquités, les vignes qui sont des lieux de plaisir, de beauté singulière, et là où j'ai appris combien l'art se pouvoit servir bien à point d'un lieu bossu, montueux et inégal ; car eux, ils en tirent des graces inimitables à nos lieux plains (plats), et se prévalent très-artificiellement de cette diversité. Ce sont beautés ouvertes à quiconque veut s'en servir... où aller ouïr des sermons, de quoi il y en a en tout temps, ou des disputes de théologie.... Tous ces amusemens m'embesoignoient assez.... De mélancolie qui est la mort, et de chagrin, je n'en avois nulle occasion, ni dedans, ni hors de la maison.... C'est ainsi une plaisante demeure, et puis argumentez par là, si j'eusse gousté Rome plus privément, combien elle m'eust agréé. » Il n'y a rien à ajouter à cette peinture si bien sentie de la vie indolente et occupée, calme et variée, paisible sans ennui, et remplie sans fatigue, qu'on mène à Rome, et qu'on ne mène que là. Enfin Montaigne avait bien raison de dire qu'il eût encore aimé davantage Rome s'il l'eût connue plus *privément*, car son charme devient d'autant plus profond et plus pénétrant qu'on le savoure plus longtemps. On peut ne pas se plaire à Rome ; mais qui s'y est plu quelque temps s'y plaira toujours davantage ; qui s'y est attaché une fois ne s'en détachera jamais.

La littérature française fut, au xvi<sup>e</sup> siècle, moitié italienne et moitié latine ; à ce double titre, Rome devait être visitée, et l'a été en effet par presque tous nos hommes célèbres de cette époque. Nous avons mentionné Rabe-